Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

49 | 2003

**L'actualité des notions d'interlangue et d'interaction
exolingue**

Temps et aspect : de la grammaire au lexique. Textes réunis par Véronique Lagae, Anne Carlier et Céline Benninger

Cahiers Chronos, n° 10, Rodolpi, Amsterdam – New-York 2002, 215 p.

Gérard Petit

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/579>

DOI : 10.4000/linx.579

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2003

Pagination : 169-176

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Gérard Petit, « *Temps et aspect : de la grammaire au lexique.* Textes réunis par Véronique Lagae, Anne Carlier et Céline Benninger », *Linx* [En ligne], 49 | 2003, mis en ligne le 18 mars 2011, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/579>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

Temps et aspect : de la grammaire au lexique. Textes réunis par Véronique Lagae, Anne Carlier et Céline Benninger

Cahiers Chronos, n° 10, Rodolpi, Amsterdam – New-York 2002, 215 p.

Gérard Petit

RÉFÉRENCE

Temps et aspect : de la grammaire au lexique. Textes réunis par Véronique Lagae, Anne Carlier et Céline Benninger, *Cahiers Chronos*, n° 10, Rodolpi, Amsterdam – New-York 2002, 215 p.

- 1 Ce volume constitue les actes du troisième colloque *Chronos* (Valenciennes, 29-30 octobre 1998) consacré à l'expression de la temporalité et de l'aspect. Il regroupe douze contributions centrées sur des problèmes de sémantique lexicale, de morphologie, et de grammaire :

- Dany Amiot, *Re, préfixe aspectuel*
- Delphine Batistelli et Jean-Pierre Desclés, *Modalités d'action et inférence*
- Anne Carlier, *Les propriétés aspectuelles du passif*
- Nelly Flaux, *Les noms d'idéalités concrètes et le temps*
- Geneviève Girard, *Aspect, choix sémiques, valeur de vérité*
- Alina Israeli, *Russian verbs of motion: focus, deixis, and viewpoint*
- Laurence José, *Les compléments de localisation temporelle sans préposition : le cas des noms d'unités*
- Véronique Lagae, *Le passif pronominal : une forme complémentaire du passif périphrastique*
- Gérard Mélis, *Anaphorisation et aspect : le cas de ING en anglais*
- Denis Paillard, *Les préverbes du russe : entre aspect et lexique*
- Katia Paykin, *Événements, états et substances : un essai météorologique*

- Hélène de Penanros, Lors de, au moment où, ou à l'occasion de ?

- 2 Le format imparti à notre propos ne permet pas de rendre compte de l'ensemble des contributions. Aussi isolerons nous celles qui nous semblent poser des problèmes centraux, tant sur le plan théorique que méthodologique, bien que ce choix ne préjuge en rien de la qualité des autres.
- 3 Anne Carlier (*Les propriétés aspectuelles du passif*) interroge la valeur aspectuelle du passif périphrastique (*le vin est servi*), et notamment sa relation à l'accompli. Elle focalise centralement sur le participe passé et sa relation au verbe *être*.
- 4 L'auteur produit trois objections à la thèse couramment admise selon laquelle le participe passé serait un marqueur d'accompli : (i) elle n'explique pas la valeur itérative du passif (*le vin est servi par le sommelier*) lorsque la phrase active correspondante admet deux lectures : occurrence unique du procès ou série de procès ; (ii) la phrase passive contenant un verbe processif télique (*la maison est construite*) dispose d'une lecture accomplie, mais également « d'une lecture sans cette valeur aspectuelle » (p. 47) ; (iii) les verbes d'état ont une valeur de révocation à l'accompli (*il a aimé Marie*), non préservée par le passif (*il est aimé de Marie*).
- 5 La démonstration est convaincante, sauf pour le second argument. En effet, on voit mal comment la séquence *la maison est construite* peut sous cette forme disposer d'une interprétation non-accomplie du type « la maison est en chantier ». De fait, au moins sur ce point, la valeur accomplie du passif périphrastique ne se trouve pas invalidée.
- 6 Le participe pourrait être un adjectif attribut, présentant une valeur stative compatible avec l'accompli lorsque la phrase désigne un état résultant. Anne Carlier démontre fort à propos que le participe passé présente des propriétés typiquement adjectivales, mais aussi des propriétés typiquement verbales, notamment celle de donner lieu à une construction impersonnelle quand la périphrase a une valeur aspectuelle processive (*sur chaque face il est gravé trois chansons*). Toutefois, ces dernières ne se rencontrent pas avec les séquences qui caractérisent un état résultant. La critique esquissée par l'auteur tend par là même à perdre de sa force.
- 7 La structure *être* + participe passé exprime l'état. Si les verbes d'état entrent facilement dans cette structure, les verbes processifs téliques (*vendre*) posent problème puisqu'ils peuvent recevoir une interprétation résultative (*ce meuble est vendu*), ou itérative, à condition d'être complétés : *ce meuble est vendu dans les grandes surfaces*. Toutefois l'existence de contre-exemples incite à envisager cette hypothèse comme caractérisant une tendance. La réflexion d'Anne Carlier, sur ce point particulier de l'interprétation de la périphrase se fait plus nuancée et abandonne le raisonnement mené en termes de propriétés exclusives, qui caractérisait les deux premiers paragraphes. Toutefois, si l'on prend en compte la difficulté d'application de certains tests, c'est l'ensemble du raisonnement qu'il convient de requalifier en termes de tendances : la valeur aspectuelle du passif ne pourrait donc être déterminée de manière univoque.
- 8 La contribution de Véronique Lagae (*Le passif pronominal : une forme complémentaire du passif périphrastique ?*) s'emboîte naturellement sur celle d'Anne Carlier. L'auteur s'attache à démontrer que si le passif pronominal (*ce sport se pratique en plein air*) permet de pallier les restrictions aspectuelles de la forme périphrastique, là n'est pas sa fonction première. Dans un premier temps Véronique Lagae énonce les propriétés syntaxiques les plus saillantes du passif pronominal : il est limité aux verbes transitifs directs, l'expression de l'agent est exclue, le sujet est le plus souvent de troisième personne et inanimé. Elle

conclut néanmoins à la nécessité d'en relativiser la portée du fait de l'existence de nombreux contre-exemples. Comme dans le cas précédent, mais d'entrée de jeu, la réflexion s'installe dans l'investigation nuancée et évite de tirer des principes absolus.

- 9 Deux axes majeurs vont structurer la réflexion : le positionnement du passif pronominal dans l'opposition aspectuelle *occurentiel* / *non-occurentiel* d'une part et dans celle *accompli* / *non-accompli* de l'autre.
- 10 Contrairement à son homologue périphrastique, le passif pronominal reçoit en principe une interprétation *non-occurentielle*, d'où sa valeur « itérative, habituelle, générique, normative, etc. » (p. 136). De fait il reste rare dans les contextes *occurentiels*. L'absence de comportement univoque conduit l'auteur à se demander quels faits peuvent favoriser l'émergence de cette forme. Elle en dénombre trois : (i) le processus dénoté est abstrait (**la poubelle s'est sortie hier matin / la décision s'est prise hier soir*) ; (ii) le référent du sujet est un objet concret ; (iii) le passif pronominal serait exclusivement *occurentiel* à la forme impersonnelle : toutefois des formes *non-occurentielles* se rencontrent (*dans les villes où il s'imprime des journaux...*). A la forme personnelle, le passif pronominal *occurentiel* serait *minoritaire*.
- 11 Si la démonstration de Véronique Lagae est massivement indiscutable, le libellé des tests semble toutefois conditionner le rejet de certaines propositions. Ainsi la difficulté d'obtenir la forme périphrastique en contexte *non-occurentiel* disparaît automatiquement dès que l'on introduit dans la (péri)phrase un semi-auxiliaire modal exprimant la valeur induite par la forme pronominale (*?un trou noir par définition n'est pas vu / un trou noir par définition ne peut pas être vu ; ?les points de base ne se sont pas faits avec de la pelote... / les points de base ne doivent pas [se faire / être faits] avec de la pelote...*). D'où également l'acceptabilité de certains tests contenant un passif pronominal *occurentiel* (*si les vêtements peuvent se laver dès aujourd'hui... ; les Américains devraient logiquement se retrouver...*). De fait tombe l'argument d'une prédisposition, exprimable en termes de tendance, de tel passif à prendre en charge telle valeur aspectuelle.
- 12 Le passif pronominal disposerait d'une valeur d'*inaccompli*, d'où son incompatibilité avec l'aspect *accompli* (*? les fruits et légumes se sont pesés à la caisse*). Les raisons invoquées se centrent sur l'indétermination du sujet ou le caractère itératif du procès dénoté. On pourrait en ajouter une autre, importante selon nous : le passif pronominal est fort bien toléré par les verbes exprimant une transformation du référent. D'où l'acceptabilité de (*les usines qui se sont montées autour...*) mais aussi celle de (*cet incendie s'est provoqué tout seul*) que nous proposons face à (**cet incendie s'est provoqué*) dont le prédicat est incomplet. On l'aura compris, et Véronique Lagae argumente en ce sens, le passif pronominal est tout à fait compatible avec l'*accompli* et la valeur *occurentielle*. Dans le cas où le passif pronominal s'accompagne d'une lecture *non-occurentielle* (*ça se pratique en Amérique*), il exprime un état : l'itérativité rend la forme *stative*.
- 13 L'auteur conclut en marquant son scepticisme sur la relation de complémentarité supposée entre les deux passifs. Si effectivement çà et là des zones de blocage peuvent exister, le passif pronominal accomplit une sous-spécification du périphrastique. Là semble s'arrêter la relation – locale – entre les deux formes.
- 14 L'étude de Delphine Battistelli et Jean-Pierre Desclés, intitulée *Modalités d'action et inférences*, s'intéresse à la description des semi-auxiliaires inchoatifs (*commencer à, cesser de, être en train de...*) dans un cadre théorique référentiel, adoptant le formalisme de la logique combinatoire et du λ -calcul. Dans un premier temps, les auteurs s'attachent à

définir les valeurs aspectuelles d'une relation prédicative : état, événement, processus. L'état, considéré comme une « absence de changement » (p. 27), peut être non-borné (*la Terre est ronde*) ou borné (*Henri est gros*). Sa valeur aspectuelle se caractérise par un intervalle ouvert à gauche et à droite. L'événement « exprime une transition entre deux états » (p. 27). A ce titre sa visée est globale et le procès est conçu comme un tout. L'événement correspond à un intervalle borné et fermé. Il n'est pas totalement découplé de l'état dans la mesure où il peut reposer sur un schème verbal statique (*il posséda une maison*, où *posséder* correspond à un schème statique). D'un autre côté il entre en connexion avec le processus du fait qu'il peut également correspondre à un schème verbal évolutif (*il construisit une maison*). Sur le plan représentationnel la différence entre l'état et l'événement tient uniquement à la nature du bornage, nécessairement ouvert dans un cas, nécessairement fermé dans l'autre. Le processus se caractérise par une valeur d'inaccompli, d'où l'absence de borne finale (propriété qu'il partage avec l'état). Il se distingue de l'état en ce qu'il implique un changement et de l'événement en ce qu'il n'est pas transitoire, donc ne se termine pas par un fermé.

- 15 Les auteurs montrent ici aussi que les limites entre les trois catégories s'estompent dès lors que s'institue une hiérarchie des plans d'analyse entre axe lexical et axe grammatical. Ainsi est envisagée la notion d'état d'activité, distinguant entre le statif d'état (*cet avion est confortable*) et le statif d'activité (*l'avion est en vol*), ce dernier étant associé intrinsèquement à un... processus. La prise en compte des caractéristiques référentielles et celles de la mise en verbe aboutit *in fine* à l'éclatement de la tripartition initiale (état, événement, processus) en un feuilleté où les plans restent sinon intriqués du moins fortement solidaires. Le formalisme logique adopté s'attache en fait à rendre compte de cette stratification où les distinctions restent extrêmement ténues.
- 16 Bouleversant l'opposition traditionnelle entre noms concrets et abstraits, Nelly Flaux (*Les noms d'idéalités concrètes et le temps*) propose de revenir sur un type d'unité lexicale qu'elle avait déjà abordé dans son ouvrage de 2000 (*Les noms en français : esquisse de classement*) : les noms d'idéalités concrètes. Ces « noms tels que *sonate*, *mot*, *phrase*, *phonème*, *discours*, *récit*, *roman*... [...] dénotent des entités à la fois concrètes et non sensibles » (p. 65) « des entités sans image, puisque ces entités sont dépourvues d'extension spatiale » (p. 67). Ces noms entretiennent de manière privilégiée un rapport au temps. Ils ne sont pas prédicatifs mais présentent en général des « traces de prédictivité » (p. 66 sq.) dans la mesure où ils sont étroitement liés à un prédicat. Ainsi le référent de *sonate* implique un compositeur, un interprétant, un auditeur. De la sorte, les noms d'idéalités concrètes s'apparentent aux noms d'artefacts concrets car ils se définissent par leurs propriétés extrinsèques, leur rapport à l'homme. Sur le plan syntaxique, ces noms ne peuvent se construire avec un complément exprimant le possesseur (*la maison de Marie* / *le lac de Marie* / **la sonate de Beethoven* / **cette sonate est à Beethoven*). Leur référent échappe à la partition type / occurrence : *la même sonate* ne peut viser qu'une seule et même sonate, alors que *le même vélo* peut, selon les contextes concerner soit la même occurrence, soit le même type. Cette propriété les rapproche, selon Nelly Flaux, des noms de matière ou des noms abstraits. De par leur structure argumentale ils se rapprochent des noms iconiques (*portrait*) : ils admettent deux compléments, l'un exprimant l'auteur, l'autre l'exécutant ou l'interprète (*un opéra de Wagner par Karajan*). Toutefois ils s'en séparent en ce que ces compléments ne sont pas des arguments internes.
- 17 Si les référents des noms d'idéalités disposent d'une existence autonome, fonctionnellement ils n'existent que pour s'intégrer à un procès qui leur confère une

extension temporelle. Leur rapport virtuel au temps les « distingue de tous les autres objets concrets, dont aucun n'est lié au temps, et aussi de toutes les abstractions, dont certaines sont liées au temps mais pas de manière virtuelle : une activité, un événement par exemple » (p. 69). Sur le plan référentiel les idéalités concrétisent leur rapport au temps au travers de trois propriétés : (i) elles consistent donc en des schémas qui trouvent leur finalité dans l'exécution ; (ii) elles impliquent une médiation : exécution, enregistrement... ; (iii) toutes ces idéalités ont un statut d'individu à part entière, ce qui les rapproche des noms propres (*les symphonies de Mahler, la Tétralogie de Wagner*). La caractérisation référentielle de ces noms, bien qu'elle soit fortement argumentée par l'auteur, n'en laisse pas moins quelques questions en suspens. D'abord concernant l'extension dans l'espace : dans la mesure où ils concernent principalement la classe des entités musicales (*sonate, symphonie...*) les noms d'idéalités se comportent de manière analogue à des noms comme *livre*, qui eux aussi désignent une idéalité, le texte comme ensemble de contenus, inscrivent leur existence dans un faisceau de propriétés extrinsèques, entretiennent un rapport au temps, présentent des traces de prédicativité (un livre est écrit par un auteur), mais surtout s'inscrivent dans une extension spatiale (le volume, les dimensions du livre, la taille du texte, la typographie...). Une sonate, existant sous forme de partition ou d'enregistrement, semble elle aussi occuper un espace tridimensionnel (les idéalités langagières du type *son* ou *phonème* posent effectivement d'autres problèmes) ; Nelly Flaux revient sur ce point en reconnaissant tout à fait l'ambivalence de ce type d'unités. Remarquons enfin que *sonate* peut référer à un genre, distinct de *symphonie, rhapsodie, prélude, concerto...* et renvoyer à un type dont on perçoit des occurrences (*j'ai écouté hier une sonate et deux cantates*). Sur ce dernier point les noms d'idéalité manifestent bien leur appartenance à la classe des noms communs et fonctionnent comme dénominations de catégories référentielles codées. La valeur d'individu à part entière qu'ils recouvrent semble donc relever davantage d'emplois que de caractéristiques ontologiques hors énonciation.

- 18 Katia Paykin s'intéresse quant à elle aux noms de phénomènes météorologiques (*Événements, états et substances : un essai météorologique*) en français, anglais et russe. Ces unités sont généralement délaissées au profit des verbes, qui interrogent la notion de prédicat. L'hypothèse de base de Katia Paykin est que, contrairement aux verbes, qui gardent des propriétés constantes, les noms présentent une ambiguïté structurelle fondamentale : ils peuvent référer à des événements (*la neige avait cessé...*) ou à des substances (*la neige craque sous nos semelles...*), les verbes pour leur part ne disposant pas d'interprétation substantielle.
- 19 Les noms météorologiques adoptent le comportement linguistique de tout nom : seul le contexte (linguistique, situationnel) permet d'assigner la référence. Les noms de phénomènes météorologiques héritent donc des propriétés lexico-syntaxiques de la classe des noms. Ils héritent également de celles des noms déverbaux. La question se pose alors de savoir quelle relation morphologique ils entretiennent avec les verbes auxquels ils correspondent (*pluie / pleuvoir ; neige / neiger...*). L'auteur à partir d'une étude étymologique et démontre que la dérivation ne s'effectue pas dans le sens verbe > nom, comme on pourrait le supposer, mais nom > verbe. Sur le plan méthodologique, la démonstration pose problème dans la mesure où elle assimile les données synchroniques (la dérivation) et diachroniques (l'étymologie), lesquelles doivent en principe être distinguées. Cette nécessité dans le domaine de la morphologie avait été rappelée par D. Corbin. Toutefois, il convient ici de nuancer la portée de cette remarque dans la mesure

où certains morphologues de l'école de Lille ont également procédé à la vérification de données synchroniques par la diachronie. Les remarques de D. Apothéloz (*La construction du lexique français*, Ophrys) sont à cet égard éclairantes : les données du lexique ne permettent parfois pas d'assigner de manière univoque une orientation à la dérivation. Ajoutons que la morphologie de ces N ne comporte pas de marqueur (type suffixe) permettant d'assigner clairement la relation et de la vectorialiser. Le fait que les noms météorologiques disposent de deux interprétations, événementielle et substantielle, laisse induire qu'ils sont plutôt perçus en synchronie comme dérivés de verbes.

- 20 En tant que noms de substances, les N météorologiques renvoient à des entités physiquement tangibles, situées dans l'espace (la pluie, la neige...), et admettent les prédicats associés au recouvrement d'objets ou de surfaces. En tant que noms d'événements, ils renvoient à des entités temporelles (des actions), admettent l'inchoatif (*la pluie a cessé*) et tendent à se comporter comme les noms d'activités. L'auteur distingue toutefois une troisième valeur : l'état météorologique. Dans cet emploi le SN marque l'intensité (*il y a beaucoup de brouillard / beaucoup de vent*), alors que l'interprétation substantielle (*il y a beaucoup de neige*) s'accompagne d'une indication quantitative. On remarquera toutefois que les N qui disposent d'une interprétation d'état ne peuvent présenter une valeur substantielle, et réciproquement.
- 21 L'analyse technique et argumentée menée par K. Paykin présente le grand mérite d'attirer l'attention sur une zone d'ombre de la lexicologie. On pourra regretter que son propos ne prenne pas en compte l'ensemble des noms météorologiques, mais s'en tienne à l'ensemble des phénomènes non-cycliques. De fait restent dans l'ombre des unités qui relèvent de la référence unique (*Mousson, Mistral, Meltem...*) ou de la référence commune (*orage, averse, anticyclone, dépression, perturbation...*) et constituent pour certaines d'entre elles des N d'usage fréquent et disposant d'un emploi central dans la représentation du champ lexical de la météorologie.
- 22 L'étude de Dany Amiot (*Re-, préfixe aspectuel ?*) porte sur la valeur aspectuelle du préfixe *re-*, dont on considère habituellement qu'il exprime l'itération. A partir d'un corpus constitué de verbes dont la structure morphologique implique effectivement une construction préfixale, D. Amiot cherche à découvrir sur quels objets opère l'itération, comment elle se module, pour enfin remettre en cause la notion même d'itération. De fait c'est l'identité même du préfixe aspectuel qui se trouve affectée.
- 23 Dans un premier temps, l'auteur examine les cas où l'itération concerne le procès dénoté par la forme simple : *faire / refaire*. Deux cas d'itération doivent être distingués : (i) le verbe base est perfectif et l'itération est une autre instanciation du même procès, la première étant considérée comme achevée (*la danse reprit*) ; (ii) le verbe de base est imperfectif et l'itération n'est que la reprise d'une même occurrence, considérée comme suspendue (*on m'a dit que Jean rebuvait*). D. Amiot adopte une représentation des procès comme intervalles bornés. Les deux séries présentent une structure analogue dans la partition /1^{ère} occurrence/ - /2^{ème} occurrence/. La différence réside dans le fait que pour le cas (i) l'intervalle entre les occurrences est de nature /achèvement/, l'itération pouvant se paraphraser par « V à nouveau ». Les verbes préfixés qui intègrent cette liste ont un verbe comme base de leur structure. Pour le cas (ii) il est de nature /interruption/ et l'itération signifie « retour à l'état antérieur ». Ce type de configuration est représenté par des verbes ayant soit un verbe (*reboire*), soit un nom dans leur structure (*remmancher, reboiser, reboutonner...*). L'auteur isole une troisième catégorie de verbes, dans laquelle la préfixation induit une inversion du procès : *le joueur redonne / relance le ballon*. Ce type de

valeur se rencontre avec des verbes d'échange qui possèdent une valence trois (*réexpédier* ...). Toutefois ceux-ci ne constituent qu'un cas particulier du type (i).

- 24 L'itération peut également être remise en cause, notamment lorsque le verbe contient un adjectif dans sa structure (*il faudrait redresser cette plante / on nous a conseillé de reblanchir la pierre / Marc s'est déjà resali*). L'adjectif « exprime l'état dans lequel est l'argument interne si le verbe est transitif » (*reblanchir*), « et l'état dans lequel est le sujet si le verbe est intransitif ou pronominal » (*se resaler*) (p. 13). La qualité dénotée par l'adjectif peut être naturelle (*blanc / blanchir / reblanchir du linge*) ou acquise (*sale / se salir / se resaler*). Dans le cas où la propriété est acquise, l'itération opère sur le procès et le résultat (*se resaler* : se salir une seconde fois et être sale à nouveau). En revanche quand elle est naturelle, seul l'état initial serait réitéré (*rebrunir* : être brun à nouveau). Pareillement Dany Amiot postule que les verbes préfixés auxquels on accorde souvent un sens intensif consignent pour certains d'entre eux un retour à un état antérieur (*se radoucir, se raffermir, se raplatir*) tandis que *rallonger* ou *radoucir* exprimeraient uniquement une valeur intensive. Ces derniers points demandent selon nous à être nuancés dans la mesure où ils sont lestés par une divergence entre propriétés référentielles et propriétés représentationnelles. En effet la qualité nommée par le verbe est présupposée acquise, mais insuffisamment, par le référent dans son état initial : le procès exprimé par le verbe vise à atteindre un repère estimé idoine : *rebrunir* induit l'existence d'un procès initial virtuel « brunir » perceptible par son état résultant. *Rallonger* ce n'est pas inverser une qualité mais bien inscrire le référent dans le droit fil de la propriété qu'il possède en intensifiant celle-ci. C'est dire que la prise en compte d'un état initial n'est pas exclue. Elle sert d'arrière-plan à l'expression de l'intensité. Réciproquement *se raplatir* consigne un retour à l'état initial sur un arrière-fond d'intensité.
- 25 Les verbes de mouvement à visée locative (*reconduire qqn*) font l'objet du dernier paragraphe de l'analyse. L'hypothèse de Dany Amiot est qu'ils n'expriment pas une itération, sauf pour ce qui est de la relation de localisation. Ici encore nous opterons pour la prudence, et ce en raison de la divergence précitée. Dans *Paul repart dans le Sud*, il est présupposé qu'il a quitté le Sud, qu'il en est parti. *Les Martin ont réemménagé dans le centre de Valenciennes* implique qu'ils y avaient déjà emménagé une première fois. Seul *ils ont ramené / remmené / raccompagné leurs parents à la gare* peut renvoyer à un procès qui ne soit pas une itération. Nous précisons bien *peut* car seules les données situationnelles valideront cette interprétation.
- 26 Doit-on en conclure que *re-* est un préfixe aspectuel ? Une réponse positive implique selon Dany Amiot que l'itération porte sur le seul procès. Cette position se heurte toutefois à deux difficultés : (i) les cas d'itération semblent plus nombreux que ceux admis par l'auteur ; (ii) la focalisation sur le seul procès paraît restrictive. Rien ne justifie *a priori* que l'on écarte l'itération d'un état, cette dernière étant une forme de procès, tout comme l'état est une forme de procès (vs d'entité).

AUTEURS

GÉRARD PETIT

Université Paris X et CYLED-RES.